

Zaepffel avait le goût et le sens des initiatives utiles, c'est lui qui organisa le banquet de nos noces d'argent.

Sa santé s'était quelque peu altérée ces temps derniers; tout permettait d'espérer que les soins dévoués de sa vaillante femme auraient raison de la maladie dont il souffrait, quand une complication survint et l'enleva à l'affection des siens et à l'amitié de ses Camarades.

Ton existence, mon cher Zaepffel, fut un modèle d'exactitude et de modestie; c'est au nom de tes Camarades que je te dis le dernier adieu.

Repose en paix, tu as bien rempli ta vie.

V. WEYER
(Châl. 1866).

MAYER (PAUL)

Angers 1885

Le 21 décembre 1911, un groupe de Camarades émus accompagnaient à sa dernière demeure leur ami Paul Mayer (Ang. 1885), ingénieur-constructeur à Paris.

En rédigeant cette notice nécrologique, afin que nos amis éloignés — et les siens — s'unissent à nous, de nouveau, dans une pensée affectueuse à la mémoire de l'excellent Camarade disparu, nous nous reportons, malgré nous, aux pénibles débuts dans la vie, ainsi qu'à la marche laborieuse vers le succès qui sont communs à la plupart des Gadzarts! C'est que les qualités d'énergie persistante, d'adaptation scrupuleuse, d'ingéniosité patiente, qui finissent par forcer l'attention et par conquérir la confiance leur sont communes! C'est aussi, hélas! parce que, le plus souvent, l'on ne rend pleinement justice à ces qualités que lorsque le Gadzart disparaît!

Mayer fut un des vaillants silencieux et tenaces de cette courageuse phalange.

Entré à sa sortie de l'école à la Compagnie Popp, comme simple employé, il y fut successivement sous-directeur intérimaire de plusieurs usines importantes, puis chef du service des abonnés. C'est dans ce poste de confiance qu'il conquiert, par sa diplomatie souriante et sa bonne grâce optimiste, tant de réelles sympathies.

Après plusieurs années dans cette situation, où il acquit une connaissance fort étendue de l'industrie parisienne, il résolut de compléter son bagage technique, en mettant plus directement la main à la pâte, et il entra, en qualité d'ingénieur, à la maison Émile Salmson. Là, il étudia et dirigea de nombreuses installations hydrauliques et y fut aussi l'un des pionniers du moteur à gaz pauvre.

Pendant, comme il possédait au plus haut point le sens commercial et disposait de nombreuses et excellentes relations, il rêvait déjà de fonder une maison où il pourrait donner toute sa mesure en créant une affaire bien à lui. C'est ce très légitime et tenace désir qui explique la courte durée de sa collaboration avec notre éminent camarade Barbier.

Enfin, vers le milieu de 1907, avec des ressources modestes, mais plein de confiance en lui-même et en l'avenir, il fondait ses ateliers de la rue Lecourbe où, tout de suite, il se lançait — désireux d'éviter les sentiers trop battus et la concurrence trop excessive — dans la construction et l'installation, entre autres, des appareils de laiterie. Pendant plus de quatre ans, il consacra à cette lutte ses jours entiers et une partie de ses nuits. Marié récemment à une femme charmante, la vie paraissait enfin lui sourire; le succès commercial aussi se dessinait nettement, mais le surmenage devait lui être fatal : d'abord fatigué, puis souffrant, il ne s'arrêta que lorsqu'il était déjà trop tard, et on peut dire, hélas! qu'il est mort à la tâche qu'il s'était trop vaillamment imposée à lui-même.

Que celles qu'il laisse derrière lui : sa mère, sa jeune femme, sa sœur explorées veuillent bien agréer nos condoléances profondément attristées.

Pour nous, la trop brève mais courageuse existence de Mayer comporte un enseignement réconfortant dans sa hautaine philosophie. Comme le disait un autre de nos chers disparus, notre camarade Clément : « Il faut, quoiqu'il advienne, se jeter tête baissée sur la difficulté, la prendre corps à corps, dépenser tout son effort dans la lutte, et, l'ayant vaincue... recommencer le lendemain sur une autre! »

Ces leçons sont les bonnes. Si nous réussissons, la joie du succès nous fera oublier toutes les fatigues; et, si nous échouons, il nous restera, en tombant, l'orgueil consolateur, intime et profond d'avoir fait tout le possible!

Gloria Victis!

G. PERNEY
(Ang. 1885).